

Le Machiavel d'Augustin Renaudet

In: Mélanges d'histoire sociale, N°4, 1943. pp. 21-28.

Citer ce document / Cite this document :

Febvre Lucien. Le Machiavel d'Augustin Renaudet. In: Mélanges d'histoire sociale, N°4, 1943. pp. 21-28.

doi : 10.3406/ahess.1943.3086

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_1243-2571_1943_num_4_1_3086

PROBLÈMES ET BILANS

LE MACHAVEL D'AUGUSTIN RENAUDET

C'est un beau périple, en vérité, que le périple d'Augustin Renaudet autour de l'Humanisme européen. Autour, veux-je dire, de cette conquête morale et de cette construction intellectuelle, également considérables toutes deux, et dont l'histoire exige de qui veut l'écrire tant de connaissances et de dons qui ne se trouvent plus communément aujourd'hui dans le bagage d'un historien moderne.

L'histoire de ce grand mouvement des esprits et des consciences, de cette fécondation de la pensée moderne par la pensée antique, il ne saurait être question pour un homme, si savant soit-il, et si puissamment outillé, de l'embrasser aujourd'hui dans sa totalité. Un homme ne peut connaître — au sens vrai du mot connaître — et tout à la fois, le Paris d'Abélard et ses clameurs de disputes ; l'Italie, ou déjà, si l'on veut, l'Europe de Pétrarque ; enfin, pour faire court, l'univers d'Erasmus, citoyen du monde, et le proclamant fièrement : *ego civis mundi esse cupio*.

Ces aspects divers d'une grande évolution historique, ils sont bien séduisants tous. Mais aux hommes de nos générations, quand ils avaient vingt ans et qu'ils rêvaient d'histoire — ceux-là semblaient avant tout séduisants qu'offrait à nos curiosités la prestigieuse époque qu'au Collège de France, dans son cours de 1840, Michelet a baptisée la Renaissance. Et voilà pourquoi on vit paraître, il y a un quart de siècle — c'était exactement en 1916 — un livre, un gros livre de 800 pages, depuis longtemps introuvable, et qui s'intitulait : *Préréforme et Humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie*. C'était la thèse de doctorat d'Augustin Renaudet.

Or, rarement, dans une vieille province de l'histoire intellectuelle et religieuse, parut livre aussi bousculant. Rappelons-nous qu'aux environs de 1900, on allait toujours répétant, en France, la vieille histoire arrangée une fois pour toutes par les controversistes — l'histoire d'une Réforme protestante née, par génération spontanée, sur un terrain rigoureusement aseptisé — sur un terrain radicalement débarrassé de tout microbe religieux.

Radicalement débarrassé ? Allont donc ! Renaudet nous montrait les cloîtres remplis. Et d'hommes d'élite, qui y prenaient l'habit au soir d'une longue vie de méditation, pour se rapprocher un peu plus de leur idéal. Renaudet nous montrait les puissances et les corps acharnés à réformer les monastères, à soutenir de leurs deniers et de leur influence les moines épurateurs dans leurs tentatives. Lentement, minutieusement, parce qu'il fallait que la vérité fût, après tout ce labeur, vraiment acquise — ce parfait écrivain nous montrait à la besogne les réformateurs, des Minimes de saint François de Paule aux Augustins, aux Carmes, aux Cordeliers — et des Clunisiens de Saint-Martin des Champs aux Bénédictins de Saint-Germain des Prés. Reprenant ce qu'il avait dit déjà, dans une mémorable étude sur Standonck, le réformateur de Montaigne, il faisait enfin l'histoire — mais à fond, cette fois — de ces missionnaires ardents : jacobins de

Hollande ou religieux de Windesheim, qui vinrent des Pays-Bas imposer à nos monastères leur ascèse et leur mystique. Et ce n'était pas tout... Pas plus que la France alors, pas plus que Paris ne se désintéressait d'une réforme orthodoxe de l'Eglise par l'Eglise — pas plus la France alors, pas plus le milieu parisien ne se désintéressait de la pensée des maîtres qui, au XII^e, au XIII^e, au XIV^e siècles, avaient fait la grandeur et la force des écoles parisiennes. Et Renaudet, entre le Moyen Age et la Renaissance — pour user de ces façons commodément absurdes de parler — Renaudet ne constatait pas plus de ruptures, dans son domaine, que Pierre Duhem dans le domaine de la physique, et des sciences qui n'étaient point encore « exactes ». L'agent de ces liaisons, c'était l'imprimerie : ces centaines d'incunables dont Renaudet ne se contentait pas de citer les titres, dont il avait déchiffré un à un les feuillets gothiques. L'imprimerie qui, avant de propager l'esprit moderne, a servi la théologie et la philosophie médiévale, et fourni aux libres esprits du XVI^e siècle leur base de départ et leur sol nourricier.

**

Un livre, un grand livre, et tant de bouleversements ? — Ainsi, dans un champ aussi battu et rebattu, en apparence, que le champ de l'humanisme médiéval — il y avait place pour d'étranges renouveaux. En fait, point de domaine qui, depuis vingt-cinq ans, ait connu de pareils bouleversements d'idées et de conceptions — point de domaine qui requière davantage l'arbitrage lucide d'un maître incontesté.

C'est autour de deux grands problèmes essentiellement que s'est organisée ainsi, dans ces derniers temps, la recherche : le problème d'Erasme, et le problème d'Italie.

Erasme : sujet capital. Adoptez de son attitude telle interprétation ; c'est toute la représentation que nous pouvons nous faire de l'histoire intellectuelle et religieuse du XVI^e siècle qui se trouve modifiée. Radicalement modifiée. En fait, Erasme est campé aux avenues de tout un siècle. D'un siècle au moins. Car on le tue un peu vite, quand on le fait disparaître dans les brumes du Rhin, écrasé d'un seul coup par l'irrésistible Luther. Non. Il a été, en fait, ce qu'on pourrait nommer l'un des grands docteurs d'outre-tombe du Concile de Trente. En même temps qu'installé en effigie sur le manteau d'une cheminée par Gui Patin l'atrabilaire (et par tant d'autres de son temps), il faisait figure de Dieu lare au foyer de ceux dont le credo n'était pas chargé de beaucoup d'articles : *Credo in unum Deum Jesu-Christum crucifixum*. Pour le reste... *de minimis non curat praetor* !

Mais Erasme, tel que nous le voyons aujourd'hui — Erasme, notre Erasme — c'est chronologiquement parlant (et c'est, non moins, substantiellement parlant), l'Erasme de Renaudet. Ayant rencontré l'auteur des *Adages* à Paris, dans ses pérégrinations sur la Montagne Sainte-Geneviève, Renaudet ne l'a pas lâché. Il l'a étudié. Il l'a traduit. Il l'a annexé définitivement à l'histoire intellectuelle de notre pays, de 1500 à 1517 — et après. Il a dressé le bilan de son œuvre dans toute une suite de travaux mémorables, dont le dernier, les *Etudes Erasmiennes*, de 1939, couronne tout l'édifice¹. Bref, là encore, il a été l'artisan d'une grande révolution. Il a

1. *Erasme, œuvres choisies*. Paris, Renaissance du Livre, s. d. [1919], in-12. — *Erasme, sa pensée religieuse et son action d'après sa correspondance*. Paris, Alcan, 1926, in-12. — *Etudes Erasmiennes*, P., E. Droz, 1939, in-8°. (Cf. L. Febvre, *Aug. Renaudet et ses études érasmienne*, *Annales d'histoire sociale*, I, 1939.)

marqué de sa marque toute une province d'histoire intellectuelle, morale et religieuse.

★★

Cependant, l'Italie ne cessait aux historiens de poser des problèmes. Des énigmes. Et d'abord aux historiens de l'art.

Au temps où Stendhal, avec des pages entières pillées dans Lanzi et ailleurs, composait cette *Histoire de la Peinture en Italie*, qui risque d'être, cependant, l'un des plus Stendhaliens de tous ses écrits — au temps même où Michelet, préparant son *Histoire romaine*, parcourait de nuit, en diligence, l'Italie de 1830 et, toute la journée, dévorait les Musées et les Dômes — il n'y avait point de question. Là aussi, c'était la théorie du « terrain aseptique » qui triomphait. Pas le plus petit microbe pictural, en tout cas, en France, jusqu'au jour où, brusquement, l'épée du Roi ouvrit les monts, où l'armée de Charles VIII défila dans Pise la demi-morte, dans la Florence des Savonarole et dans la Rome des Borgia... Et ce mythe, depuis un demi-siècle, s'est effondré. Mais dans l'histoire des idées ?

Là aussi, un grand débat est ouvert. Quel a été le rôle véritable, dans l'évolution de la culture européenne, de cet humanisme italien, qui nous surprend souvent, et nous déconcerte, pour ce qu'il a, à la fois, de subtil et de direct, de nuancé et de brutal, de hardi et de prudent ? A-t-il été le « promoteur », dans le domaine intellectuel, comme l'art italien passait pour l'avoir été dans le domaine artistique ? N'y aurait-il pas lieu de retourner les termes du problème et de se demander si la France — la France qui connut de si bonne heure, dès le xii^e siècle, une vie si foisonnante et si effrénée, la France qui sut exprimer alors, avec tant de puissance, son individualisme religieux dans la pensée des mystiques comme dans le nationalisme discipliné, mais inquiet, d'Abélard — la France qui lisait les anciens dans les écoles cathédrales, et d'une manière que les latinistes du Quattrocento n'eussent point désapprouvée — la France, cette France qui nourrissait déjà ses œuvres littéraires de substance catholique, pendant que ses clercs errants chantaient sans chasteté les forces éternelles de la vie — n'y aurait-il pas lieu de se demander si, à ce moment, ce ne fut point elle, en vérité, la maîtresse du chœur ? Et s'il est vrai que les sculpteurs de Reims, voire même de Chartres, n'ont pas attendu les Pisans pour voir la nature avec des yeux d'anciens — ne pourrait-on donner, après tout, la *Divine Comédie* pour une synthèse puissante du savoir parisien, Pétrarque pour le dernier des grands troubadours et Boccace pour l'authentique héritier du moyen âge français et de sa veine réaliste ?

Et puis, et puis... L'humanisme italien, critique, agressif, païen, anti-chrétien : mais voilà Toffanin¹ qui prétend y voir une suite de contre-réformes ininterrompues, et qui nous montrant en lui une barrière, un frein contre les imaginations nordiques, hétérodoxes et romantiques, dénonce Erasme comme le chef des Barbares, un rationaliste, un allié de l'hérésie rejeté, en tant que tel, par les Italiens. Erasme ? mais n'a-t-il pas bien au contraire, recueilli de l'héritage italien les deux parts les plus précieuses : l'enthousiasme de Pétrarque et la critique aiguë de Valla ?

1. Gins. Toffanin, *Il Cinquecento*, Milan, 1929, in-8°. — *Che cosa fu l'umanesimo ?* Florence, 1929, in-8°. — *Storia dell'umanesimo, dal XIII al XVI secolo*. Naples, 1933, in-8°.

**

Or, ces grands problèmes italiens — voici qu'après les problèmes parisiens, voici qu'après les problèmes érasmiens, ils requièrent l'attention d'Augustin Renaudet¹. Ainsi, sur tous les points où s'engage un combat dans son vaste domaine, on est certain de le retrouver, armé et lucide, critique et constructif à la fois. Et courageusement, c'est par Machiavel qu'il aborde ces problèmes, simplement et sans peur. Car il faut du courage pour affronter cet homme et cette œuvre, l'une de celles qui ont le plus suggéré de sottises aux amateurs comme aux professionnels. Et de plus, Machiavel : c'est par bien des côtés, non pas une des illustrations, mais une des réfutations vivantes de cet humanisme à quoi Renaudet, depuis l'origine, consacre ses travaux et loue ses talents. Ainsi, en ayant défini les grandeurs avec Erasme, il en marque les limites avec Machiavel.

Point d'encombrant bagagé d'érudition. Le livre² veut être lu par le plus grand nombre possible de lecteurs cultivés. Il enterre ses fondations. Il ne révèle que le dessin d'un plan simple et net. Deux partis : l'*Homme*, la *Doctrine*. L'homme et sa fonction ; l'homme et ses expériences ; l'homme et ses illusions ou ses incertitudes ; l'homme, disciple non des livres, mais des faits, observant le monde avec des yeux sans lunettes, et fondant par là même la source positive et réaliste de la politique. La doctrine et ses aspects divers : théorie du gouvernement, de la force, de la guerre, de l'opinion publique. — Un remarquable chapitre sur l'esprit de Machiavel clôt l'enquête. Comment dire assez tout ce qu'elle apporte de richesses, tout ce qu'elle fournit d'éléments à nos réflexions ?

N'apportons qu'un exemple. Machiavel, ce politique : mais d'où lui vient cette politique, sa politique ? et quel en est l'esprit ? — Humanisme, disions-nous en commençant : la politique de Machiavel serait-elle donc une politique humaniste ? Non certes. Bien au contraire, souligne Renaudet. A l'heure où l'humanisme triomphe partout ; à l'heure où, cependant que décline la Scolastique parisienne, et la mystique, il demeure la seule force spirituelle vraiment neuve qui anime le vieux monde — à l'heure où il témoigne, tout à la fois, de sa richesse et de sa faiblesse : car s'il rend aux hommes tout le nécessaire pour recommencer sur des bases nouvelles l'éducation de leur esprit, il ne sait par contre définir avec précision les principes d'analyse et de synthèse, de recherche et de construction que l'esprit humain cherche confusément ; à l'heure où il révèle en même temps que ses prestiges, sa vraie faiblesse : le manque irrémédiable d'un *Discours de la Méthode* — quelqu'un se détourne de lui, non sans dédain ; quelqu'un s'isole et se réserve. Quelqu'un qui n'est point helléniste, ni de fait, ni de désir, ni d'enthousiasme : et pas plus que la *République* de Platon la *Politique* d'Aristote ne trouvera jamais l'audience de son esprit. Quelqu'un qui, de Rome, n'aime que la République et rejette l'Empire avec violence, dureté et parti-pris. Et quant au christianisme, quelqu'un encore qui ne le comprend pas. Ne l'aime pas. « Bien avant Frédéric Nietzsche, écrit Renaudet, Machiavel affirme

1. Sur tout l'ensemble de cette histoire intellectuelle, inutile de rappeler l'existence du précieux volume que Renaudet a donné (en collaboration avec Henri Hauser) à la collection *Peuples et Civilisations* : Les débuts de l'âge moderne, t. VIII, P., Alcan, 1929, in-8°. Cf. également les deux volumes intitulés *La fin du Moyen Age*, P., 1931.

2. *Machiavel. Etude d'histoire des doctrines politiques*. Paris, Gallimard, 1942 ; in-8°, 320 pp.

que Rome catholique, par son exaltation de l'humilité, a détruit dans le monde moderne l'énergie agissante. » Nietzsche ? Mais pourquoi ne pas se reporter à sa tête de chapitre, je veux dire à ce grand, pénétrant et étroit Beyle ? En fait, sa politique, Machiavel ne l'emprunte à personne. Il se la fait lui-même, avec son expérience. Et il la fait originale et novatrice.

Car l'Etat de Machiavel (qui est aussi, à peu près, l'Etat de Guichardin) ce n'est plus la Cité Antique. Ce n'est plus la commune médiévale. Ce n'est plus la tyrannie italienne du xiv^e, du xv^e siècle. Pas davantage, ce n'est la monarchie de France et d'Angleterre, cette monarchie qu'a vu fonctionner Machiavel au cours de ses voyages diplomatiques, cette monarchie déjà moderne par certains de ses traits, mais dans l'ensemble toute médiévale encore, et qui continue d'invoquer le droit féodal et le devoir du vassal envers son suzerain. L'Etat de Machiavel se fonde sur un fait historique, d'ordre à la fois spirituel et matériel : il se fonde sur la Nation. L'auteur du *Prince* entrevoit dans ses rêves un Etat encore confusément défini, assez fort cependant déjà pour attirer tous les peuples d'Italie, les grouper, les conduire, repousser les annexions et sauvegarder ainsi cette patrie italienne dont Pétrarque déjà entrevoyait l'image. Cette patrie que Guichardin, dans son histoire, a le premier traitée comme une réalité.

**

Comparer Machiavel, comparer Guichardin, théoricien de l'Etat National, à leurs contemporains, Erasme ou Th. More — rien de plus instructif, pour qui veut se représenter vraiment ce que fut l'humanisme — et ce qu'il préconisa. Erasme, certes, ni More, le Rotterdamois pas plus que le Londonien, ne négligent la leçon des faits politiques¹. Ceux des Pays-Bas, sa patrie, parlent aux oreilles d'Erasme : on s'en aperçoit sans trop de peine. Et ceux de son pays aux oreilles de l'Anglais, épris de liberté, soucieux d'indépendance, et, en même temps, si fort au courant de la vie et des transformations économiques de son pays. Mais l'un comme l'autre, Erasme et More, ne cessent d'admettre que la morale chrétienne doit discipliner, nécessairement, les rapports des souverains, soit avec les autres souverains, soit avec leurs sujets. L'un comme l'autre continuent à se poser la question du « bon gouvernement » et, chrétiens, à en demander à l'éthique chrétienne la solution. Machiavel et Guichardin, ce dur et ce sceptique, réduisent, eux, toute politique à l'art de capter, de cultiver et d'ordonner des forces. En dehors de toute considération morale. De toute éthique chrétienne — ou païenne. Position trop extrême pour qu'ils fussent suivis. Même un Montaigne se cabre² quand il lit Guichardin. Ce pessimisme radical le déconcerte. Quoi ? la corruption partout ? Ne serait-ce point qu'il aurait « estimé d'aultruy selon soy ? » Guichardin — mais que dire alors de Machiavel, le sandaleux par excellence ? Pour mieux le camper dans son originalité — debout, méprisant, rejeté en arrière comme le Balzac de Rodin — Renaudet évoque Dante, la *Divine Comédie* et le *De Monarchia*. Dante, qu'il connaît, qu'il pratique de longue date. Dante, à qui sera consacré, précisément, son prochain livre : un *Dante humaniste*, dont ce que nous disons permet, dès maintenant, de saisir la portée.

1. Sur tout ceci, cf. le chapitre III des *Etudes Erasmiennes* : la critique du gouvernement et de la société

2. *Essais*, II, 10. Cf. Renaudet, *Machiavel*, pp. 11-12.

Dante — c'est toujours le problème moral du bon gouvernement. Et pas limité à la seule Florence. Le problème qu'il se pose, c'est celui du régime qui convient au monde chrétien tout entier. Car sa pensée en chasse l'universel. Et ce régime qu'il cherche, c'est tout à la fois une réforme et une restauration. Réforme de l'individu, éclairé par la doctrine de saint Thomas, illuminé par la théologie mystique de saint Bonaventure, instruit par l'encyclopédie d'Aristote, conduit par l'ascèse et la méditation jusqu'au seuil des grâces d'oraison accordées à saint Bernard et aux maîtres franciscains. Restauration des deux pouvoirs chargés de guider dans les voies temporelles, dans les voies spirituelles, le monde chrétien : je veux dire l'Empire, et la Papauté. La Sainte-Ligue et le Saint-Siège.

Entre Dante et Machiavel, entre la *Divine Comédie* et le *Prince*, point d'accord possible. Ici, un politique positif, s'installant sans préjugés au cœur de la Société humaine telle qu'elle est — et bâtissant avec les matériaux qu'elle lui offre le plan d'un Etat national italien. Là, un réformateur visionnaire, qui méprise le monde réel et, dédaigneux des nations, reconstruit à l'aide des pures idées un abri éternel pour toute la chrétienté. Fidèle à l'Empereur, il damne éternellement Brutus et Cassius, ces Judas. Mais Machiavel, qui hait l'Empereur romain pour son despotisme, exalte Catilina et lui soumet César. Et, lorsque Dante compte sur le Saint-Siège pour restaurer finalement l'ordre chrétien — il rejette, lui, la Papauté comme incapable d'entretenir dans les passions autre chose que faiblesse et que division. Comparaison qui n'a rien d'un « parallèle » scolaire. Renaudet remarque fort bien que c'est à Dante qu'il faut remonter si l'on veut saisir l'originalité de la pensée politique de Machiavel. Et, d'une façon générale, des contemporains de Machiavel — puisque entre 1312 et 1512, il s'est opéré dans la péninsule un revirement complet des idées politiques. Le xvr^e siècle italien a vénéré Dante. — Et s'il a pensé contre lui bien souvent, c'était une manière encore de penser avec lui.

Le problème du bon gouvernement : Renaudet note excellemment, à plusieurs reprises, que c'était là vraiment le nœud de la question. Le bon gouvernement : ç'avait été le rêve des anciens, celui des scolastiques, et c'était encore des humanistes. D'abord les hommes, leurs besoins et leurs droits. — Machiavel ? Gouverner d'abord, voilà ce qui compte. Et tout le problème est là. Il n'est pas de satisfaire celui-ci, ou celui-là — les besoins de celui-ci, les désirs de celui-là. *Tu regere populos imperio...* Machiavel est Romain par tout son esprit. Et peut-être est-ce par cette indifférence foncière aux besoins des hommes, à l'intérêt des hommes que s'expliquent sa grande carence, son étonnante lacune. Machiavel sait, ou croit savoir la politique, la législation, la diplomatie, la guerre même. Et il ignore l'économie. Lui, le Florentin. Lui qui, sous les yeux, avait l'exemple permanent des Médicis, précurseurs des Fugger. Lui qui, comme Tite-Live, ou Polybe, n'a d'yeux dans l'histoire que pour le drame des événements — politiques, diplomatiques et militaires. Erasme, sur ce point-là, est singulièrement plus moderne que lui, Erasme qui a su voir les quais d'Anvers, et tout ce qui naissait de leur mouvement frénétique...

Nous avons pris Machiavel, à la suite de Renaudet, par le biais de la politique. Nous aurions pu le prendre — avec Renaudet toujours — de bien d'autres façons. Et, par exemple, par le biais de la religion.

Ici encore, au départ, il y a Dante — et Machiavel. Or, ce dernier a vu,

de ses yeux vu, le christianisme ascétique de Dante renaître à Florence avec Savonarole. Il a jugé l'expérience. Il a condamné. Et cet idéologue d'avant Cabanis, cet anticlérical d'avant Beyle a dressé son dilemme. Ou bien, ou bien... Ou bien fidèles et prêtres ne sont pas sérieux ; et alors comment l'Etat tiendrait-il compte d'une religion qui n'est que fantasmagorie ? Ou bien de leur croyance, prêtres et fidèles tirent un idéal, qui est de perfection ascétique et de renoncement. Alors, l'Etat ?

La sainteté catholique, Machiavel l'estime peu. L'union avec Dieu, la communion mystique ? il faut voir avec quelle sécheresse il parle de Savonarole, aux effusions de qui le peuple croyait « sans en avoir jamais vu aucune preuve extraordinaire ». On songe à ce quelque chose « d'inexaltable » que Beyle, courant l'Italie, dénonçait comme la grande tare florentine. Pour Machiavel, la vertu, c'est l'énergie. Souffrir, expier, se tourmenter soi-même, et se châtier : non. Placer le souverain bien dans l'humilité, l'abjection, le mépris des paroles — toujours non. Machiavel ne se sent pas plus de goût que, plus tard, Stendhal, pour toute cette ascèse. Non du reste qu'il proclame sa rupture avec le christianisme. Les temps ne sont pas venus. Et surtout, Machiavel applique son principe : un bon politique respecte toujours la religion — parce que celle-ci seule a le pouvoir d'imposer aux hommes les sacrifices nécessaires — ceux que réclame l'Etat. Et donc l'homme d'Etat renforce la religion — ne fût-elle qu'imposture. Il la renforce pour s'en mieux servir. Pour mieux, par elle, courber les sujets sous son joug. Qu'on ne lui parle pas de séparation. Pour l'Etat, l'Eglise est de trop bonne prise. Indifférent à ses dogmes, il ne l'est pas à son action. Il la veut unique pour qu'elle agisse mieux. Pour qu'elle « abêtisse » mieux. — Conclusion stendhalienne.

Stendhal : à plusieurs reprises déjà, ce nom est revenu sous ma plume. Non point par hasard, certes. Qu'il y ait des familles d'esprit, ce n'est plus une découverte depuis Sainte-Beuve. Mais que l'homme de Cularo, le fils du « Bâtard » — et le rejeton des Machiavelli, de Montespertoli en Toscane soient d'une même famille, par beaucoup de leurs traits, voilà qui ne me paraît point négligeable. Voilà qui éclaire l'un, comme l'autre, des deux hommes. Voilà qui nous aide à situer Machiavel. Ce réaliste. Cet amoureux des faits, qui eût contresigné des deux mains la lettre à Pauline de 1804 : « J'ai besoin d'exemples, de beaucoup, de beaucoup de faits ! donne-moi donc beaucoup, beaucoup de faits !... Des faits, des faits... vite, vite, vite ! » Et encore, Machiavel, cet antimystique total et forcené, ce positiviste anticlérical, cet amant passionné de l'énergie — et qui, également, des deux mains, eut contresigné la phrase de *Rome, Naples et Florence*¹ : « Un jour viendra, qu'on admirera et historiera la grandeur de caractère partout où elle se trouve. » Même au baignoir. Car elle se trouve souvent chez les bandits. Plus souvent chez les bandits que chez les préfets de la Restauration...

Machiavel, cet isolé. Cet incompris. Voué, lui aussi, à ne faire appel qu'à la plus tardive des postérités. Machiavel, ce solitaire, cet homme qui cuit sa pensée longuement chez lui, en lui, par lui. Et qui s'isole volontiers du milieu — qui volontiers se refuse à suivre les grands courants. Machiavel dès lors : ce sujet, ce grand sujet à la mesure d'Augustin Renaudet.

Son livre, qui illumine tant d'aspects du monde moderne naissant — son livre est d'une étonnante richesse. Tout en profondeur, à la manière habituelle d'un auteur qui n'extériorise guère. Il creuse, il se contente de

1. Ed. Champion, t. I, p. 173.

creuser — et quand il a trouvé le tuf, de s'y asseoir, fortement. Aucun sacrifice au pittoresque. Aucun à la peinture des milieux. Renaudet prend son Machiavel corps à corps. Lui, ses idées et ses conclusions comparées aux idées et aux conclusions de ses contemporains. Mais il ne profile pas, derrière l'homme, si séduisante soit-elle, la ville — la Florence des Médicis. Personne qui la connaisse mieux que lui cependant¹. Personne qui l'évoque moins. Renaudet est un historien, des idées — et des hommes dans la mesure où ils ont des idées. Je ne dirai pas qu'il se défend d'être autre chose. On ne se défend que contre qui vous assiège. Simplement, il n'entre pas dans son plan à lui, dans son plan de pensée, qu'on puisse comparer les gens autrement, faire plus de part à la chair, à la vie, au mouvement — accrocher les idées aux façades des maisons, comme des rayons de soleil. Il reproduit (p. 72) cette admirable lettre que Machiavel adresse le 10 de décembre 1513, de son exil de San-Casciano, à son vieil ami Vettori. Installé à l'auberge, le disgracié tuait le temps comme il pouvait, en jouant d'interminables parties de trictrac avec l'hôte, un meunier et deux boulangers. Disputes pour un sou, invectives au gagnant, pouillerie, clameurs, jurons. — Après quoi, le soir venu, l'ancien secrétaire d'Etat se dirigeait lentement vers sa librairie. Parvenu sur le seuil, il se débarrassait de ses vêtements boueux. Ils s'habillait comme pour paraître à la cour des princes. Car c'était chez des princes qu'il allait fréquenter : chez les plus grands esprits d'autrefois, qui le recevaient avec amitié — et qui, pendant des heures conversant avec lui, allaient le rétablir dans sa dignité. — Dialogues d'esprits. Ceux que préfère Augustin Renaudet, lui aussi. Et quelquefois, on voudrait que les esprits s'incarnent un peu plus, que les décors se précisent, que le bruit des rues se perçoive, et le galop des chevaux, et la joie de vivre sous le ciel florentin... Mais on écoute les dialogues. Et on ne pense plus à ses regrets.

LUCIEN FEBVRE.

1. Cf. son *Laurent de Médicis*, dans *Hommes d'Etat*, P., Desclée et de Brouwer, 1936, t. II, p. 405.